

Des êtres humains, des chiens et des animaux sauvages.

Part 1: Un chien, qui doit battre de la queue au sifflet de ses maîtres.

Les animaux sauvages n'ont pas de nom; on les appelle simplement des animaux, si on les déteste ou si on a peur d'eux, si on éprouve parfois de la pitié ou si on les laisse crever, sans s'en préoccuper. On ne peut ni les enfermer, ni les apprivoiser, sans leur prendre la liberté, dont ils ont besoin pour pouvoir respirer, sans leur faire mal et les faire souffrir, sans causer leur mort lente et cruelle. Ils sont ainsi tout à fait différents des chiens, qui appartiennent à quelqu'un, qui leur donne un nom, pour pouvoir les appeler, afin de leur dire, ce qu'il attend d'eux, de leur faire comprendre de lui donner la patte ou de se laisser caresser ou encore de battre de la queue à tout moment qu'il le désire. Cet humain, qui se considère être leur propriétaire, comme il l'est de son sac à dos ou de ses lunettes, prend aussi soin d'eux: il leur prépare un bain, lorsqu'ils sont sales et les conduit au vétérinaire, lorsqu'ils ne vont pas bien; il leur réserve une place où dormir et il leur donne à manger, lorsqu'ils ont faim. Mais, ces chiens n'auront jamais le droit d'aboyer, à moins qu'il ne leur ait préalablement donné la permission.

J'ai été leur chien pendant plus d'une année. J'ai dû me laisser contrôler, manipuler, réduire à un être inférieur, qui leur appartenait et sur qui ils avaient tous les droits, pour pouvoir bénéficier d'un lit et d'un repas chaud. J'étais obligé de me soumettre à leurs ordres, je devais accepter de faire tout ce qu'ils avaient envie de me faire faire, je devais me laisser humilier et me laisser exploiter, sans pouvoir me défendre, sans avoir le droit de protester. Car leur système injuste et inhumain est bâti sur la peur, la peur de ceux, de qui ils prétendent qu'il faudrait les rééduquer, les convertir d'individus ayant échoués dans la vie en éléments utiles à la société, la peur de ceux-ci d'être exclus du centre, d'être jetés dans la rue et d'être forcés à passer la nuit dans le froid et sous la pluie, s'ils n'acceptent pas d'être changés en ce qu'eux, ils ont décidé qu'ils devraient être, s'ils s'opposent à se faire imposer une vie nouvelle, différente de celle qu'ils auraient peut-être voulue eux-mêmes, différente peut-être aussi de leurs convictions et de leur vision du monde. J'ai dû leur obéir comme un enfant mineur, me laisser tutoyer par mes maîtres, même s'ils étaient 20 ans plus jeunes que moi, me laisser engueuler comme un gosse de six ans qui a fait pipi au lit, les laisser mettre leur nez dans mes affaires privées en mon absence, les laisser me parler comme ils le désiraient, sans pouvoir oser leur répondre, me laisser dire par eux ce que je devrais faire et ce que je ne devrais pas, ce qui serait bon pour moi et ce qui ne le serait pas. J'étais leur prisonnier, exposé sans défense à leurs caprices, sans la possibilité de pouvoir vivre ma vie à ma façon, donc sans aucun avenir et sans aucun espoir. Arrivé auprès d'eux, content de ce que j'étais et de ce que j'avais, ayant plein de projets personnels, ne cherchant rien d'autre qu'un lit où dormir gratuitement, j'ai très vite perdu la confiance en moi-même et à autrui, l'intérêt à toutes ces choses, avec lesquelles j'adorais m'occuper, la volonté de faire quoi que ce soit et finalement l'envie de continuer à vivre cette vie planifiée par eux, cette vie juste pour survivre.

Part 2: Des êtres humains, qui ont le droit de nous détruire, comme cela leur plaît.

Mais, je ne pouvais pas partir de ce monde non plus: j'avais trop aimé la vie avant, j'avais trop de souvenirs de moments agréables et heureux. Et puis, il y avait cette ange, que j'avais eu la chance et le privilège de rencontrer et qui m'avait montré que le soleil peut même briller dans l'obscurité la plus complète, que nous serions, pour ainsi dire, immortels, car ils n'auraient pas les moyens de nous voler nos rêves, cette source de force et d'espoir, indépendamment de la situation, dans laquelle nous nous trouvons. C'est grâce à elle, que j'ai pu rester moi-même, retrouver ma liberté et ma dignité et ceci, bien qu'ils m'eussent pratiquement tout pris, ce que j'avais eu, ce à quoi j'ai cru et ce que j'avais été auparavant.

La vache, qui est chargée dans le camion qui devra la conduire à l'abattoir, ne se sent pas autrement que la plupart des vaches, car, même si elle n'est jamais encore montée dans un véhicule de ce genre, elle ne se doute de rien, elle ne sait pas, où on va l'amener, ce qu'on a décidé de lui faire subir. Peut être, elle commence à se poser des questions lors du trajet, à se demander ce qui lui arrive et pourquoi, qui pourrait bien être celui ou celle, qui est responsable de son sort. La vache n'a aucune possibilité de se défendre, ni même de protester; il n'y a personne qui entend ou qui veut entendre son cri à l'aide, personne qui n'est prêt à contester la décision de ceux, qui on prévu sa mort. Et, même si la vache arrive à échapper au boucher, elle ne pourra plus jamais vivre comme une vache normale, elle ne pourra plus que haïr ceux, qui lui ont réservé cette fin, haïr tous les humains et, dans son incompréhension et son désespoir total, haïr aussi toutes les autres vaches et le monde entier.

J'ai défendu ma liberté et ma dignité pendant de longs mois, pour ensuite tout perdre en seulement quatre jours. Une vieille sorcière maléfique, travaillant pour eux, a rédigé une sale lettre ridicule et mensongère et, par cette diffamation (ordonnée ou non par ses supérieurs), me faisait chasser par la police et enfermer, pour me protéger contre moi-même, me disait-on, parce que ce serait le mieux pour moi. Arrivé à l'une de ces unités hospitalières, qui semblent aussi servir à faire disparaître, pour une raison ou une autre, des gens innocents ou non, sans même leur donner la chance d'être entendus devant un tribunal, je me retrouvais dans une situation très similaire à celle de la vache amenée à l'abattoir: Je ne comprenais plus le monde, je ne savais pas ce qui m'arrivait, la seule possibilité, que je voyais pour me défendre, étant de ne pas leur parler ou bien, au contraire, de les insulter. Je n'avais pas d'idée, pourquoi ils m'avaient fait prisonnier, mais je comprenais, que rien ne pourrait plus jamais être comme auparavant, que je ne serais plus jamais celui que j'avais été une fois. Comme la vache, je ne pourrais plus ressentir autre chose que de la haine, de la haine pour celle, qui avait définitivement détruit ma vie, qui m'avait lâchement assassiné par derrière, sans jamais en être jugée et punie et qui, depuis ma libération, chaque fois qu'elle me croise, me sourit orgueilleusement en plein dans le visage, comme pour me dire: « Si tu n'es pas un chien bien sage, ils reviendront te chercher! »

Part 3: Un animal, qui est plein de haine envers tous ceux, qui le font souffrir.

Cette sorcière sans conscience, ni scrupules a bien réussi son coup: Je n'étais plus un être humain, j'ai été transformé en un animal sauvage, qui se retranchait sur un petit coin de terrain neutre, pour lécher ses blessures, n'attendant plus rien de la vie que de crever. Mais même là, ils ne me laissaient pas tranquille. Ils continuaient à répandre des mensonges à mon sujet; ils essayaient de me suggérer à moi-même et de le faire croire à tout le monde, que j'aurais voulu me suicider, que je serais un malade mental et un criminel; ils m'envoyaient les forces de l'ordre plus souvent qu'à quiconque d'autre, alors que je n'avais jamais fait quoi que ce soit d'illégal dans toute ma vie; ils cherchaient à nouveau de me faire enfermer. Et il n'y avait personne, qui ne contestait, ce qu'ils disaient et ce qu'ils faisaient; il n'y avait personne qui ne me disait, qu'il serait désolé de ce qui était en train de m'arriver. Je comprenais alors que je n'avais plus rien à attendre des humains, que je ne pourrais plus jamais vivre comme eux, avec eux ou parmi eux, que je ne pourrais que les haïr tous et aussi haïr le monde et la vie elle-même. Je devais me rendre compte, que pendant 47 ans j'avais eu une vue tout à fait erronée des choses; je devais me rendre compte que l'Île du Soleil n'existe pas et n'existera jamais, tout comme la belle éducatrice au sourire magique, comme également le bonheur, l'espoir, la liberté, le respect ou encore le droit de chacun, à vivre en tant qu'être humain à part entière. Tous les rêves ne sont que des illusions, qui s'écroulent devant la réalité; ceux qui se croient supérieurs à nous et qui veulent faire de nous leurs esclaves par tous les moyens, ont bien la possibilité de nous les voler, nous transformant ainsi en des monstres sans sentiments et sans âme.

Certes, tous les êtres humains ne sont pas hostiles aux animaux sauvages; certains humains se soucient de leur bien-être, tout en respectant leur vie d'animal, tout en respectant leur liberté. Peut-être, il y en a même parmi ceux, que l'animal croit devoir craindre le plus, qui ne sont pas vraiment d'accord, que tous les animaux devraient être mis en cage, devraient leur obéir, comme le chien le doit à son maître. Il n'est donc pas tout à fait justifié de les haïr tous, mais la méfiance de l'animal est trop grande, ses blessures trop profondes, d'autant plus qu'il a été déçu et trompé par quelqu'un qu'il avait jugé différente et de qui il avait cru pouvoir se méfier un peu moins que de tous les autres. L'animal maltraité se sentira plus sûr et plus protégé, s'il les met tous dans le même pot, s'il les voit tous de la manière, dont il voit les pires d'entre eux.

Plongé dans un trou noir et profond, je garde fermé mes yeux et mes oreilles, pour ne plus devoir voir et entendre ceux, qui me font souffrir. Je préfère aussi ne plus ouvrir ma bouche, car je ne sais vraiment pas, ce que je pourrais encore dire dans un pays, dans lequel certaines gens, par l'influence et le pouvoir que leur donne leur position sociale ou professionnelle, ont le droit de tout faire, ce qui leur plaît, de traiter des êtres humains comme des chiens, de les faire enfermer et de les détruire, sans que personne ne semble mettre en question leurs actions injustes et leur comportement inhumain. Parfois, la nuit, quand je suis seul dans mon sac de couchage sur mon territoire d'animal, je pense à mon ange; parfois, je voudrais tellement qu'elle revienne, qu'elle me prenne dans ses bras pendant un petit moment et qu'elle me serre très, très fort, pour que, pendant quelques instants, je puisse oublier ma souffrance et ma haine, pour que je puisse retrouver un petit peu de ma faculté de rêver et de m'imaginer le bonheur, pour que je puisse pendant quelques heures vivre au lieu de justement exister. La plupart du temps, cependant, je ne pense à rien de particulier. Il n'y a plus aucune importance, ce qui se passera demain ou après-demain ou dans un mois. Qu'il arrive, ce qui arrive, ce qui doit arriver, ce qui est mon destin ou ce qu'eux, ils ont prévu pour moi! Quoi qu'ils me fassent, ils ne pourront plus rien me prendre, ce qu'ils ne m'ont pas déjà pris, ni me faire plus mal, qu'ils ont déjà fait. En laissant défiler le temps, sans rien attendre, même plus la mort, j'ai tout intérêt à rester pour toujours l'animal sauvage que je suis. En effet, si être un humain (normal) signifie être comme eux, je ne voudrais jamais de ma vie en redevenir un, même si je le pouvais. D'autre part, je n'accepterai plus jamais de me laisser dire, par qui que ce soit, ce qui serait bon ou mauvais pour moi. Et, surtout, je préférerais mourir, plutôt que d'accepter, d'être de nouveau leur chien!